

Jean 6

Introduction

Jean 6 est de loin le plus long chapitre de l'évangile de Jean ! Xavier Léon-Dufour (XLD) y consacre 111 pages de son commentaire en 4 tomes. Comme pour le chapitre 5, nous ne lirons pas tout ; mais puisque nous nous étions concentrés plutôt sur le récit de guérison au début du chapitre 5, nous allons maintenant équilibrer notre approche en nous centrant plutôt sur le très long discours de Jésus qui clôt le chapitre 6. Cela semble une difficulté supplémentaire, en plus de la longueur, car les discours sont d'apparence moins simple que les épisodes narratifs ; mais on ne peut pas fréquenter Jean sans entrer dans l'un ou l'autre de ces discours, à un moment donné.

Sur le plan narratif, Jésus est revenu sur les bords de la mer de Galilée. Il ne cesse d'osciller entre ce lieu et Jérusalem, dans une géographie qui donne un peu le tournis, et qui finira par décomposer son ministère en 3 ans (3 fêtes de la Pâque). Que produit cette géographie ?

- Une concentration des épisodes galiléens sur 2 villages, Cana et Capharnaüm.
- Un poids significatif des lieux intermédiaires, notamment le Jourdain et le contact avec la source du baptême et le témoin privilégié qu'est Jean.
- Pas de lieu « étranger », comme un séjour en Décapole ou en Syro-Phénicie (synoptiques)
- Un poids très important de Jérusalem, associé fortement à la Pâque ; Jérusalem est le lieu de l'opposition des « Juifs », le lieu qui annonce sa mort et qui prépare son élévation.

Galilée	Lieu intermédiaire	Jérusalem & environs
1,43 : Galilée ; Cana	1,18 : Béthanie (Jourdain)	2,13 : Jérusalem – Pâque 1
4,43 : Galilée ; Cana, Capharnaüm	3,22 : en Judée, bords du Jourdain 4,5 : Samarie : Sychar	5,1 : Jérusalem – Fête : Pâque 2 ?
6,1 : Galilée – Peu avant la Pâque 6,24 : Galilée : Capharnaüm	10,40 : bords du Jourdain 11,54 : Ephraïm (désert)	7,10 : Jérusalem – Fête des Tentés 8,1 : Mont des Oliviers, temple 9,7 : Piscine de Siloé 10,22 : Fête de Dédicace
21,1 : Bords du lac de Tibériade		11,7 : Béthanie 12,1 : Béthanie 12,12 : Jérusalem (Rameaux) 13,1 : Béthanie ? Pâques 3 18,1 : Jérusalem

Si l'on cherche un plan au discours de Jésus, on est en face de plusieurs options :

- Une première approche peut s'attacher à distinguer formellement entre les interlocuteurs de Jésus : les gens de Capharnaüm, les « Juifs » qui apparaissent au v. 41 et qui font peut-être partie des premiers interlocuteurs, enfin les disciples. Ce plan suggère que Jésus adapte son message à ses interlocuteurs, et qu'il y a différents groupes à distinguer.
- Une seconde approche est due à XLD, et s'attache plutôt à l'évolution des symbolismes du pain dans le discours de Jésus. XLD y retrouve les différentes étapes de la mission de Jésus : descendu du ciel, livré aux hommes, remonté au ciel.

- Un autre spécialiste, P. Borgen, pense reconnaître les formes d'une homélie rabbinique : citation du Pentateuque (Jn 6,31) et commentaire, puis élargissement avec un autre texte venu des Prophètes (Jn 6,45), enfin retour au commentaire de la première citation (Jn 6,58).¹

Etc. La recherche du plan disant quelque chose d'une perception du sens, il sera bon d'échanger à ce sujet à la fin de l'étude.

A la recherche d'un plan du discours de Jésus en Jean 6	
Selon le type d'interlocuteurs de Jésus	Selon Xavier Léon-Dufour <i>(Lecture de l'Évangile selon Jean, tome II, 1990)</i>
24-40 : Avec la foule, à Capharnaüm v. 25-26 : chercher un pain qui ne meurt pas v. 27-29 : œuvres de Dieu, œuvre de Dieu ; croire, est-ce l'œuvre des hommes ? v. 30-33 : dépasser la tradition, pour accueillir l'œuvre de Dieu dans le présent v. 34-40 : rassembler un peuple de pains nouveaux	Dialogue initial (v. 24-34) La demande du pain véritable et vivifiant
41-59 : Avec les Juifs, dans la synagogue de Capharnaüm : murmures et violentes discussions v. 41-46 : l'origine de la foi, c'est l'origine de Jésus v. 47-59 : le pain de la vie	Jésus, vrai pain du ciel : croire en lui (v. 35-47) Subordonné à l'action du Père, Jésus a son origine en Dieu. Mystère de l'incarnation du Logos en vue d'une mission, et ses effets sur la vie du croyant.
	Jésus, sauveur du monde, donne sa chair (v. 48-59) Jésus devient, au nom du Père, le donateur. Sa propre mort sera un don, source de vie. C'est à un Vivant que le croyant pourra s'unir pour exister en Dieu.
60-71 : Avec les disciples : trouble, défections, fidélités 60-65 : Murmure des disciples ; manque de foi 66-71 : Nombreuses défections ; restent Pierre et les douze	Jésus, élevé au ciel, présent dans l'Esprit (v. 60-71) Montée du Fils de l'homme là d'où il venait. Rôle de l'Esprit pour que soient saisies les paroles de Jésus.

1-23 : Événements autour du lac de Galilée : approche rapide

- v. 1-15 : Signe des 5 pains et des 2 poissons
- v. 16-23 : Jésus apparaît sur la mer et échappe

La succession miracle des pains / scène d'angoisse sur le lac est connue chez Marc 6,30-52 et chez Matthieu 14,13-27. Jean y apporte des modifications conséquentes, notamment dans le récit de la nuit sur le lac, qui n'est plus un récit de tempête apaisée avec Jésus dans la barque, mais un récit de mer agitée et d'apparition/disparition de Jésus : tout à fait un récit pascal. Or la Pâque est mentionnée comme étant proche dans le récit de multiplication (Jn 6,4), qui se clôt sur un récit de « retirement » de Jésus seul sur la Montagne : évocation anticipée de la croix, d'autant plus qu'on veut le faire roi comme le jour des Rameaux ?

On pourra se demander comment le récit d'apparition sur la mer fonctionne dans ce chapitre, car dans la suite Jésus déploie longuement le thème du pain de vie, qui fait donc écho à la première des deux péripécies en « sautant » par-dessus la péripécie de la mer agitée ?

- Peut-être simplement par le fait de renforcer la thématique pascale de la multiplication des pains : en donnant les pains, Jésus en fait « se donne » comme pain, figure de la croix comme don nourrissant et non comme sacrifice (cf déjà Jn 3,16).
- Ou bien plus profondément y a-t-il un lien entre cette péripécie sur le lac et le thème de la résurrection, de la vie éternelle, qui est présent dans le discours qui suit ?

¹ Voir XLD p. 127.

v. 24-40 : Avec la foule, à Capharnaüm :

Il s'agit-là de la foule qui a suivi Jésus pour ses miracles, qui a été bénéficiaire de la distribution des pains et des poissons, qui a cherché Jésus le lendemain et enfin le trouve à Capharnaüm. Une foule attirée donc par les choses extraordinaires que Jésus fait en Galilée.

a) v. 24-26 : chercher un pain qui ne meurt pas - (mot clé : « chercher »)

La discussion part sur un reproche désormais classique de Jésus : les gens viennent à lui parce qu'ils ont été intéressés par les effets de ses actes-signes, mais pas parce qu'ils en comprennent profondément le sens. Se souvenir par exemple de Jn 2,23-24 ; Jn 3,2 ; Jn 4,48. Puis Jésus indique la dimension symbolique du pain : on retrouve ici aussi une approche qu'il a pratiquée déjà avec la Samaritaine à propos de l'eau, et avec ses disciples à propos de la nourriture (Jn 4,32-34). Jésus met en évidence **une nourriture qui demeure (subsiste) en vie éternelle**. De quoi s'agit-il précisément ?

- Ce qui subsiste et ne périt pas (τὴν ἀπολλυμένην) fait d'abord écho à ces morceaux ramassés après le festin sur la montagne, « afin que rien ne se perde (ἵνα μή τι ἀπόληται) » ; il y a un surplus, un reste qui se garde pour être donné à d'autres, ou nourrir la même foule le lendemain. Quelque chose qui dit : « vous n'aurez plus jamais faim ».
- Il y a aussi une spiritualisation du pain, qui fait penser à la parole ancienne : « l'homme ne vivra pas seulement de pain mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » Ici (v. 27) cette nourriture ne vient pas de la bouche de Dieu, mais elle est donnée par le Fils de l'homme, « marqué du sceau du Père, qui est Dieu ». Il y a une délégation du donateur divin à Jésus.

Parler du pain qui ne meurt pas (et non : qui ne s'épuise pas) oriente la pensée vers la question de l'éternité, de ce qui demeure à jamais. L'apparition de Jésus sur le lac indique discrètement que c'est avant tout cette présence du ressuscité qui ne mourra jamais ; pas seulement sa parole à conserver, ou le souvenir des signes qu'il a faits, mais toute sa personne dans cette parole et dans ses manifestations. Il y a ce glissement de sens dès le v. 33 : « celui qui descend du ciel » désigne le pain spiritualisé dont il est question depuis quelques versets, mais peut désigner aussi directement le Fils unique descendu du ciel. Cf Jean 3,13 : « nul n'est monté au ciel sinon celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme. »

XLD signale aussi que le thème du désir comblé est déjà présent chez les prophètes, et suggère un temps accompli, de type apocalyptique. Ainsi Es 48,21 ; Es 49,10.

b) v. 27-29 : œuvres de Dieu, œuvre de Dieu : croire, est-ce l'œuvre des hommes ? (Mot clé : « travailler », « œuvrer »)

Enfin le thème du travail (ou des œuvres) revient encore. Nous l'avons rencontré déjà en :

- Jn 4,34 : « ma nourriture c'est de faire la volonté de mon Père et d'achever son travail »,
- Jn 5,17 : « mon Père travaille jusqu'à présent, et moi aussi je travaille »,
- Jn 5,36 : « mon témoignage, ce sont les travaux que mon Père m'a donné à accomplir ».

Au v. 27 le travail, pour la première fois dans l'évangile, est quelque chose qui revient aux hommes. La question légitime du v. 28 est en elle-même ambivalente : **les œuvres de Dieu** (ou travaux de Dieu) sont-elles les œuvres demandées par Dieu, ou bien les œuvres faites par Dieu lui-même et auxquelles on s'associerait secondairement ? Jésus semble comprendre dans le premier sens, avec une correction du pluriel au singulier : **l'œuvre de Dieu** (τὸ ἔργον τοῦ θεοῦ) c'est de croire à celui qu'il a envoyé. Mais il n'est pas exclu d'entendre que le Père lui-même croit au Fils, et donne ainsi l'élan de cette œuvre principale attendue des hommes et dont toutes les autres œuvres découlent : croire en son envoyé.

c) v. 30-33 : dépasser la tradition, pour accueillir l'œuvre de Dieu dans le présent

Au v. 30 les gens ne veulent pas simplement faire crédit à Jésus en entrant dans cette foi, mais ils demandent toujours un signe qui leur convienne, à la façon de celui de Moïse. La question étonne, parce que précisément Jésus vient de faire un signe avec du pain distribué à tous. Que leur manque-t-il ? On a l'impression qu'ils attendent un miracle identique et supérieur à celui de la manne, avec une nourriture qui descende physiquement du ciel. Ce

faisant ils montrent que le niveau symbolique dans lequel Jésus veut les emmener ne leur convient pas ; il faut quelque chose qui se rattache précisément à Moïse, à son œuvre et à sa parole (qu'ils citent).

L'effort de Jésus consiste alors à leur donner un peu de recul par rapport à Moïse : voir non pas l'homme de Dieu, mais Celui qui l'a envoyé, et qui aujourd'hui envoie le Fils de l'homme. **Il faut sortir d'un littéralisme, d'une tradition qui enferme**, et percevoir en toute chose le dynamisme créateur de Dieu, le Dieu qui « travaille jusqu'à présent ». C'est pourquoi le Pain de Dieu ne se résume pas à la manne reçue autrefois dans le désert, qu'il faudrait attendre encore de la même façon ; le pain de Dieu, dans sa nature profonde, c'est « celui qui descend du ciel et qui donne la vie au monde. »

d) v. 34-40 : un peuple de pains nouveaux

Le v. 34 surprend à nouveau. La foule, lente à comprendre et méfiante, semble conquise par le discours de Jésus, comme la Samaritaine le fut (Jn 4,15 : « Seigneur, donne-moi de cette eau... »). L'appellation « Seigneur » est une reconnaissance d'autorité, et renvoie à la confession de foi des premières communautés chrétiennes.

Pourtant, et comme avec la Samaritaine, il continue à y avoir méprise : « c'est moi, le Pain de vie (et pas le pain auquel vous pensez) ». Les gens veulent voir pour croire (v. 30), mais en fait ils voient déjà et pourtant ne croient pas (v. 36, qui rappelle Jn 2,23-25). Il y a un empêchement plus profond à croire, que Jésus ne cherche pas à préciser ici. Il ne cherche pas non plus à les pousser plus loin, comme il l'a fait individuellement avec la Samaritaine. Il y a un constat, sans doute désolé. Pas de jugement définitif non plus, les choses semblent rester ouvertes.

Les échanges avec la foule se concluent sur une considération positive, au sujet de ceux qui croient. Venir vers Jésus, c'est « lui être donné par le Père », ce qui renforce le mystère de la foi. Croire, c'est l'œuvre de Dieu... en nous ! Ainsi s'éclaire sans doute le v. 29. **Travailler aux travaux de Dieu**, c'est le laisser faire son travail en nous pour nous conduire vers Jésus. Naître de Dieu (Jn 1,13). Le mystère demeure sur ce que représente exactement ce « laisser faire », mais il y a quelque chose d'un consentement à un dynamisme qui n'est pas le nôtre. C'est peut-être ce que Jésus précise en ce qui le concerne : faire non pas sa volonté propre, mais celle de Dieu.²

Le discours s'épanouit en promesse de vie éternelle (dès maintenant) et de résurrection (au dernier jour). C'est la conséquence de la mission de Jésus de ne perdre aucun de ceux que le Père lui a confiés. Et ce souci résonne avec celui qu'il avait eu lors du signe des pains : ramasser les restes afin qu'aucun ne soit perdu (v. 12). Il y a donc **une lecture ecclésiale de ce signe des pains** : les pains qui restent sont le peuple nouveau de ceux qui croient en Jésus, rassemblés en 12 corbeilles comme 12 nouvelles tribus que les 12 apôtres seront chargés de « rassembler » (Συναγάγετε, qui a donné « synagogue »). L'image du pain est donc multiforme. Jésus est le Pain de vie, unique, venu du ciel, mais ce pain-là est multiplié en une quantité de pains nouveaux qui sont ceux qui croient. Quant aux pains qui ont été consommés... ils représentent cette foule qui a toujours faim et qui ne comprend pas.

v. 41-59 : Avec les Juifs, dans la synagogue de Capharnaüm : murmures et violentes discussions

Apparition du personnage collectif des « Juifs », pour une scène dont on apprend à la fin qu'elle se passe dans la synagogue (v. 59). La foule était-elle déjà dans la synagogue, et l'échange de Jésus avec la foule fait-il partie des « enseignements » évoqués au v. 59 ?

a) v. 41-46 : l'origine de la foi, c'est l'origine de Jésus

D'emblée le verbe « murmurer » situe les nouveaux interlocuteurs de Jésus. Il s'agit certes des Juifs, c'est-à-dire des représentants de la synagogue, les responsables religieux du judaïsme de l'époque ; mais les voilà assimilés au peuple qui se plaint de Moïse et d'Aaron, et à qui Dieu va concéder le don de la manne. On est donc toujours dans une méditation qui s'approfondit, autour du récit de l'Exode (ch. 16). Quelques parallèles signifiants :

- le peuple murmure en se souvenant du pain qu'il mangeait « à satiété » ; or le peuple vient à Jésus parce qu'il a mangé des pains à satiété (v. 26)

² « Le secret de la foi est la docilité à l'œuvre prévenante du Père, qui s'est déployée dans la révélation de son Alliance avec Israël. Pour croire, le « secours de Dieu » ne suffit pas : entrer dans la foi est, selon l'évangéliste, l'œuvre entière de Dieu même. » XLD p. 156

- il est défendu d'en garder jusqu'au matin suivant ; Jésus au contraire va souligner le sens du pain que l'on peut garder, pour n'en rien perdre
- Moïse souligne que le murmure n'est pas dirigé contre lui et Aaron, mais bien contre Dieu lui-même ; c'est ce que Jésus va répondre : il renvoie à Dieu lui-même (v. 45)

Le murmure des Juifs correspond à l'opposition que, dans les évangiles synoptiques, il reçoit à la synagogue de Nazareth (par exemple Luc 4,16-30). Ici Jésus ne répond pas « nul n'est prophète en son pays », mais renvoie aux prophètes et notamment Es 54,13 qui célèbre les retrouvailles de Dieu avec son épouse Jérusalem. « Tous seront instruits par Dieu » est donc plus qu'un dicton fataliste, c'est une annonce de la fin des temps inaugurée avec Jésus.

Il s'agit donc pour les Juifs de reconnaître le Messie, dans l'homme de Nazareth. Renvoyés aux prophètes et à Dieu lui-même, retrouver non pas les jugements humains et l'interprétation tatillonne des écrits bibliques, mais l'esprit du Dieu qui est Père. Au fond la question pour eux n'est pas d'abord de savoir qui est Jésus, c'est de comprendre qui est Dieu comme Père. Entrer dans le désir du Père qui attire (ἐλκύω : tirer, attirer), dans l'enseignement du Père qui instruit. Entrer dans l'intimité de Dieu comme Père, ou comme époux de son peuple, c'est d'une certaine façon se rapprocher de Jésus. Car, comme Moïse avait une intimité particulière avec Dieu, Jésus a une intimité particulière avec le Père.

b) v. 47-59 : le pain de la vie

Cette section est formellement marquée par la répétition des v. 49 et 58, faisant allusion à la mort de « vos pères ». A cette mort s'oppose la vie éternelle donnée à ceux qui croient, et qui conduit au raccourci saisissant : « je suis le pain de la vie ». Il y a donc une radicalisation du discours dans ce nouveau développement autour de la signification du pain. Un enjeu de vie ou de mort : accéder à la vie éternelle, et à la résurrection au dernier jour.

Dans l'expression « vos pères », il y a une nouvelle charge contre la référence trop exclusive des religieux à leurs traditions héritées de Moïse. Comme si « vos pères » s'opposait à « mon Père » (v. 32). Etonnant si l'on considère que Jésus est et demeure juif, et donc ancré dans un rapport important à la loi de Moïse et au témoignage des Ecritures. Sans doute une trace de la violente rivalité des années 90 entre église et synagogue, et d'une forte réflexion théologique sur ce qu'est la source principale et décisive pour la foi.

Et tout d'un coup, dans cette radicalisation, une expression qui met le feu aux poudres (la violence semblant d'ailleurs étrangement opposer les Juifs entre eux, et pas les dresser unanimement contre Jésus) : « le pain que je donnerai, c'est ma chair (ἡ σὰρξ μου) ». Dans sa réponse à l'exclamation des Juifs, Jésus apporte plusieurs précisions :

- Il s'agit non seulement de manger la chair, mais aussi de boire le sang. Provocation supplémentaire, dans la mesure où la consommation du sang est interdite dans le judaïsme – sans même parler du sang de Jésus.
- Il s'agit d'avoir la vie « en vous », ce qui est sans doute un peu différent de « avoir la vie éternelle ». On peut penser que ce « en vous » renvoie d'une part à l'image de la consommation de nourriture et de boisson, et d'autre part à quelque chose qui agit à l'intérieur, comme le St Esprit. Cf Jn 4,14 : « l'eau que je lui donnerai deviendra en lui source jaillissante en vie éternelle. »
- Les choses se corsent encore au v. 54 puisque Jésus ne parle plus de « manger » sa chair (φάγειν), mais de la « croquer » (τρώγειν : manger pour un animal, ronger, brouter ; pour un humain manger cru, croquer, avec l'idée d'une certaine voracité gourmande).³ XLD ne donne pas d'importance à ce terme, qu'il prend pour synonyme de « manger ».⁴ Mais on pourrait tout de même y sentir une progression vers la notion de manducation, qui ouvre la question de la méditation, de la durée, et également de l'habitation du Christ dans le croyant.
- Enfin le v. 56 reprend le « croquer », et introduit une demeure réciproque et quasi mystique entre Jésus et le croyant. On retrouve le verbe demeurer du v. 27, la nourriture qui demeure en vie éternelle. Une habitation familière, affectueuse, intime, durable, source de vie.

³ Τρώγλη, qui a donné troglodyte, est d'ailleurs le trou fait par un rongeur...

⁴ XLD, p. 175 en bas

Comment comprendre ces développements, auxquels les Juifs ne répondent plus rien – ils ont dû fuir, tellement c'est devenu inaudible pour eux ? La dernière section apportera quelque lumière. Faisons simplement quelques remarques :

- La chair associée au sang est classiquement une façon de désigner toute la personne ; par exemple en Jn 1,13 ; Matt 16,17 ; 1Co 15,50. Mais c'est souvent par opposition à l'Esprit, à l'humain en tant qu'il n'est pas inspiré par Dieu. A propos de la chair et du sang de Jésus, il est plus cohérent de penser à sa passion et à sa mort, à la chair meurtrie et au sang versé, bref à la vie donnée. L'image parle sur le plan spirituel : c'est du don de la vie de Jésus que se nourrit la foi, comme l'exprimait déjà Jean 3,16. L'expression « chair » de Jésus, plutôt que « corps », fait écho au prologue : « la Parole a été faite chair ». C'est cette chair du Fils de l'homme mis à mort, qui nourrit la foi, comme le pain nourrit le corps, et comme aussi (secondairement) le sacrement fait signe pour la foi.
- Selon XLD, ce qui a fait scandale pour « les Juifs », ce ne serait pas l'idée de manger de la chair d'un homme, et pire encore du Fils de l'homme ; mais ce serait l'idée d'une mort nourrissant la foi, de la mort du Messie en particulier.⁵
- On pense aussi à l'eucharistie, mais là aussi Jésus ne dit pas « ceci est ma chair », mais « ceci est mon corps ». Il y a un écho possible, notamment dans le thème final de la demeure mystique réciproque, et dans ce que le croyant peut vivre intérieurement quand il reçoit le pain et le vin. Mais Jean 6 déborde largement un commentaire spirituel de l'eucharistie, et offre plutôt une méditation combinée sur le don de la manne au désert et sur le don du Christ dans toute sa présence terrestre.

v. 60-71 : Avec les disciples : trouble, défections, fidélités

Tout comme les « Juifs » avaient entendu ce que Jésus disait à la foule, et y réagissaient, maintenant les disciples réagissent à ce qu'ils ont entendu Jésus dire aux Juifs. L'évangile construit donc clairement des publics différents, quoique co-impliqués dans les mêmes discours de Jésus.

La radicalité du discours sur la chair et le sang fractionne le groupe, et certains murmurent comme les Juifs avant eux, et comme le peuple hébreu autrefois. Face à ces réactions, Jésus apporte trois réponses différentes, qui sont peut-être trois réponses de la communauté johannique aux détracteurs de la foi chrétienne :

- Si manger la chair et le sang est un scandale, alors comment accueillir plus tard l'Ascension (v. 62) ? On retrouve un argument semblable en Jn 3,12. Il y a ici un parallèle logique : de la même façon que Jésus est le vrai pain descendu du ciel, il est appelé à y remonter. Chez Jean le retour vers le Père est une signature théologique plus grande encore que la résurrection ; le comble de la confession de foi est de reconnaître que Jésus est venu du Père et y retourne.
- Ce que Jésus a dit est esprit et vie (v. 63). Est-ce à dire simplement que c'est à comprendre sur le plan symbolique ? Qu'il faut croquer la chair de Jésus spirituellement, c'est-à-dire peut-être s'impliquer à fond – et presque avec violence – dans la réception du pain venu du ciel ?
- Enfin plusieurs fois il est mentionné que Jésus connaît en lui-même ce que font ses disciples (v. 61), qu'il connaît à l'avance qui va croire ou pas, et qui va le livrer. Une façon facile de se dédouaner de l'effet désastreux de ses paroles, en disant après coup : « ah, je le savais bien que vous n'alliez pas me suivre jusqu'au bout ! » ?

On peut sentir ici la façon dont Jésus, par des paroles « dures », causant scandale chez les disciples, violentes discussions chez les Juifs, perplexité et incompréhension parmi la foule, provoque un clivage. Dans l'idée de l'évangile, ce n'est pas une construction artificielle d'oppositions factices, mais c'est la mise en lumière et la révélation de positionnements intérieurs présents de longue date. Jésus connaissait ces dispositions « dès le commencement. »

Il reste le petit noyau fidèle, dont on a l'impression qu'il n'est plus composé que des douze. Pierre apporte une belle confession de foi, qui est sa compréhension de la notion de pain de vie. Mais tout de suite Jésus lui en enlève le

⁵ XLD p. 163

mérite : il a été choisi, et sans doute en fonction-même de ce qui se révèle aujourd'hui. Théorie qui butte malheureusement sur le cas spécifique de Judas. Jésus se serait-il trompé ? Jésus désamorce ce doute, en soulignant qu'il s'y attendait. « C'est un diable ». Mais pourquoi alors avoir choisi ce diable parmi les douze ?

